

LA BIENFAISANCE

Nouvelle-Orléans

Le testament de M. A. O. Hat... qui vient de mourir en laissant une grande partie de sa fortune à l'Université Tulane...

Il les avait non suivant la date de leur fondation, le chiffre de leur population ou l'importance de leurs industries...

Il avait même, est excellent homme. Ce n'est ni le nombre des habitants, ni leur richesse qui fait le véritable grandeur d'une cité...

Il avait même, est excellent homme. Ce n'est ni le nombre des habitants, ni leur richesse qui fait le véritable grandeur d'une cité...

Il avait même, est excellent homme. Ce n'est ni le nombre des habitants, ni leur richesse qui fait le véritable grandeur d'une cité...

Il avait même, est excellent homme. Ce n'est ni le nombre des habitants, ni leur richesse qui fait le véritable grandeur d'une cité...

La Forêt aux Fermiers

On sait que les immenses réserves forestières possédées par les Etats du nord, il y a de cela des années de cinquante ans...

seul au pays le bas de la forêt... Nous avons en Europe des forêts qui est chargé de régler la consommation et de veiller à ce que les forêts de nos Etats ne subissent pas le même sort que celles de la Nouvelle-Angleterre...

Les fermiers propriétaires de l'Union possèdent actuellement deux cent millions d'acres de terres boisées, dix fois plus qu'il n'en trouve sur les réserves forestières du gouvernement...

Le gouvernement a prêté l'oreille à ces demandes et a envoyé dans les différentes régions qui en avaient besoin des agents intelligents et éclairés pour diriger convenablement toutes les opérations...

C'est la culture du coton qui est l'objet des plus sérieuses études dans l'administration des forêts. C'est l'arbre qui est le plus productif pour le commerce et pour le fermier.

On voit dans la "Middle West" que sa culture produit les plus beaux résultats. Nous tenons ces renseignements du Bureau des Forêts.

Si vous aviez pu vous trouver transporté, il y a quinze jours, au fond de Quays Salt Mine, près de Northwich, en Angleterre, vous n'auriez pas été peu surpris d'y assister à un bal de charité des plus brillants.



FRANÇOIS-JOSEPH INTIME.

Les dernières dépêches sont rassurantes sur la santé de l'empereur d'Autriche-Hongrie. On avait eu des craintes sérieuses en raison de l'âge du souverain...

Une crainte n'allait pas seulement à la personne du souverain qui est adoré de ses sujets, mais aussi à l'avenir de la monarchie. Certes, le successeur de François-Joseph, que ce soit l'archiduc Charles-Ferdinand...

Le plus âgé des souverains est, actuellement, le Pape, mais le doyen des souverains est, depuis la mort de la reine Victoria, l'empereur d'Autriche-Hongrie...

François-Joseph est né le 13 août 1830. Il a donc soixante-douze ans, mais, par l'habitude de l'exercice, il a conservé une souplesse merveilleuse à son âge.

La tête est plutôt petite, comme celle des Bourbons de Naples, auxquels il tient par des alliances antiques; de larges favoris blancs encadrent sa figure...

Plutôt que de mourir, il préfère mourir en combattant, par la mort de son fils aîné, l'archiduc Rodolphe, et par l'assassinat de l'impératrice Elisabeth.

Il a tout supporté avec le stoïcisme d'une âme vraiment chrétienne et royale, et pas un instant sa douleur n'a fait tort aux affaires de son pays dont il s'occupe assiduellement tous les jours.

Ouché à huit heures du soir, quand il n'y a aucune affaire pressante, il se lève à quatre heures et demie, et se couche à huit heures, et après un premier déjeuner, il se met au travail jusqu'à midi, ce qui fait six heures de travail continuel.

De une à trois heures, l'empereur reçoit les membres de sa famille qu'il a fait appeler, et ceux qui ont obtenu une audience.

On sait que les archiducs sont nombreux, que quelques-uns sont presque sans fortune, ayant gâté par une pension de l'empereur et leur grade militaire. Pour tous l'empereur est très bon, absolument paternel, mais il veut une discipline exacte dans sa famille, et pas un officier de l'armée n'est tenu avec plus de sévérité que les jeunes archiducs.

A trois heures, il sort en voiture découverte, le plus souvent avec le prince de Liechtenstein, grand maître de la Cour et grand écuyer, pour qui il a une véritable amitié. Il traverse Vienne sans escorte, en petit uniforme, le képi sur la tête, et se rend au Prater ou à Schönbrunn. La foule a vite reconnu l'empereur, et lui témoigne par ses regards son profond respect et son attachement.

Et pourtant l'empereur n'a jamais recherché la popularité. Il est simple et bon avec tous, et c'est la meilleure politique. Volontiers il se mêle aux gens du peuple, à Budapest, et se tient tout près de lui, et se tient tout près de lui, et se tient tout près de lui.

Il n'est pas de ceux qui s'abaissent pour plaire; il se tient élevé jusqu'à lui, et cette manière est certainement la meilleure.

Quand il rentre à la Hofburg, après sa promenade, l'empereur reçoit encore une visite ou deux, puis il rentre dans son cabinet de travail où il écrit ou feuillète un livre. On l'a vu parfois s'attarder alors à faire des "patience" avec un jeu de cartes. C'est le seul jeu qu'il pratique.

A sept heures, il soupe, et la journée est finie. François-Joseph a toujours été un grand travailleur; il connaît toutes les questions européennes comme pas un diplomate, et toutes celles de ses nombreux Etats où tant de races différentes conviennent leur indépendance administrative.

PROTOPSIE

Mme Ellen Gore.

C'est le docteur Soquet, médecin-légiste, qui a procédé à l'autopsie du corps de Mme Ellen Gore. Des constatations qu'il a faites, il résulte que le projectile est entré sous la poitrine droite et est sorti par la partie supérieure de la tempe gauche.

Le docteur Soquet et M. Gaudin-Benette, l'armurier expert, se sont transportés au No 9 de la rue de la Falanderie et, dans la chambre où s'est déroulé le drame, ont procédé à des expériences dans le but d'établir si la version d'un accident, donnée par M. de Bydzewski, était matériellement admissible.

L'hypothèse d'un accident est confirmée, du reste, de plus en plus. Le docteur Merion qui fut prévenu des premiers et procéda à ses soins à Mme Gore, constata immédiatement l'impossibilité d'un suicide, mais bien à la qualification d'un accident basé sur la direction de la balle qui pénétra de bas en haut.

C'est ainsi que la conviction du docteur Soquet. Depuis le mois d'août, M. de Bydzewski connaissait Mme Gore. Celle-ci, cependant, n'était jamais revenue chez lui, rue de la Falanderie. Elle y alla le mercredi 23 octobre pour la première fois, à la suite des circonstances que voici:

Dans la matinée, M. de Bydzewski recevait une lettre de Mme Gore, dans laquelle elle lui manifestait le vif désir qu'elle avait de le voir. Mais M. de Bydzewski souffrait de la gorge. Dehors il avait été fait de sortir. C'est ce qu'il se hâta de télégraphier à son amie qui, quelques heures plus tard, accourut auprès de lui.

Quelques jours après le tragique incident, c'était dans le cabinet de M. Ganneval une occasion inattendue de membres de la colonie russe, qui venaient témoigner, auprès de lui, de l'attachement de M. de Bydzewski, en faveur duquel, M. Cruppi, son défenseur, avait plus tard déposé une demande de mise en liberté provisoire.

Une haute personnalité de l'ambassade de Russie a donné sur la famille de Bydzewski des renseignements biographiques: Le père de l'inculpé, Georges de Bydzewski, a-t-il dit, mort depuis longtemps, avait fait presque toute sa carrière militaire dans le Caucase. Succèsivement colonel d'un régiment de grenadiers, général de brigade, général de division, il était réputé pour sa bravoure, qu'attestent, du reste, beaucoup d'actions d'éclat et notamment sa brillante conduite dans l'assaut de la forteresse de Kara.

Un de nos confrères raconte que cette officier était "ouvert de blessures", c'est inexact; il n'avait reçu en tout et pour tout, qu'une contusion à la tête. Quant à Mme de Bydzewski, elle est morte l'année dernière et, contrairement à ce qu'on a dit, n'a jamais été dame de la Cour.

Le général Georges de Bydzewski avait deux fils: l'un sert actuellement dans le régiment des sapeurs de la garde, et l'autre, Jean, que j'ai connu tout enfant, est précisément le héros du drame dans lequel Mme Gore a trouvé la mort.

Ce dernier, au sortir du corps des pages, était entré au 1er régiment de Prékobrajensky, dont le Czar est colonel. Il y resta

GRAND OPERA NOUVEAU

"Fedora" est la quatrième des drames que le Grand Opéra Nouveau vient de produire. C'est un chef-d'œuvre de passion, de mouvement, de beauté.

M. McDowell y interprète avec un rare bonheur le rôle de Loris, et Miss Stone s'y fait chaleureusement applaudir. Encore une semaine des plus heureuses pour le Grand Opéra Nouveau.

THEATRE TULANE. M. W. Crane est aujourd'hui le plus brillant acteur que possède le théâtre américain. Il donne un succès personnel aux rôles qu'il interprète.

THEATRE AUBURN. Depuis dimanche, la série des représentations de "Fanny" de Goussé se poursuit avec succès. La nouvelle comédie méritait une des plus belles soirées de la saison pour la troupe Baldwin-Melville. M. Keegan y joue merveilleusement dans le rôle de Melphite. Il y avait aussi hier soir au théâtre Auburn. Il en sera de même aujourd'hui.

THEATRE CROCKET. "Le Trouvère", quoique le plus populaire de tous les opéras de Verdi, est celui qui nous plaît le moins par sa musique sans suite et son livret à peu près incompréhensible.

M. de Manray est un chanteur qui a de la voix; il a fait un excellent "Marius". Sa voix fraîche et bien posée lui permet de chanter avec un charme de goût les passages mélodieux de ce rôle assez difficile, et de faire ressortir avec la vigueur voulue les passages qui exigent des poumons.

M. Rezy est toujours consciencieux. Il a un organe superbe et est artiste dans tout ce qu'il fait. Sa voix n'est pas forte, mais elle est si douce et si belle qu'elle a été beaucoup applaudie hier soir.

M. Bouzmann a donné un relief nouveau au rôle ingrat de Fernand dont l'interprétation par notre basse noble est certainement un effort de son extrême complaisance. Ce rôle mal rempli devient ridicule et gâche toute sa représentation.

J'ai eu tort... Réfléchissez... Prenez une décision... Quelle qu'elle soit, il est juste que j'y obéisse. Il pivota sur ses talons et sortit. Geneviève et la comtesse étaient seules. Elle lui prit les mains et les serra doucement.

—Vous ne me garderez pas rancune de ce qui est arrivé, n'est-ce pas? Jusqu'ici j'étais sans défiance. Mais grâce à ces nombreux défaits, son amour de plaisir, sa passion de femme, je ne croyais pas le comte Roger d'Esclabert capable de se conduire comme un rustre.

THEATRE TULANE. M. W. Crane est aujourd'hui le plus brillant acteur que possède le théâtre américain. Il donne un succès personnel aux rôles qu'il interprète.

THEATRE AUBURN. Depuis dimanche, la série des représentations de "Fanny" de Goussé se poursuit avec succès. La nouvelle comédie méritait une des plus belles soirées de la saison pour la troupe Baldwin-Melville.

THEATRE CROCKET. "Le Trouvère", quoique le plus populaire de tous les opéras de Verdi, est celui qui nous plaît le moins par sa musique sans suite et son livret à peu près incompréhensible.

M. de Manray est un chanteur qui a de la voix; il a fait un excellent "Marius". Sa voix fraîche et bien posée lui permet de chanter avec un charme de goût les passages mélodieux de ce rôle assez difficile, et de faire ressortir avec la vigueur voulue les passages qui exigent des poumons.

M. Rezy est toujours consciencieux. Il a un organe superbe et est artiste dans tout ce qu'il fait. Sa voix n'est pas forte, mais elle est si douce et si belle qu'elle a été beaucoup applaudie hier soir.

M. Bouzmann a donné un relief nouveau au rôle ingrat de Fernand dont l'interprétation par notre basse noble est certainement un effort de son extrême complaisance. Ce rôle mal rempli devient ridicule et gâche toute sa représentation.

J'ai eu tort... Réfléchissez... Prenez une décision... Quelle qu'elle soit, il est juste que j'y obéisse. Il pivota sur ses talons et sortit. Geneviève et la comtesse étaient seules.

—Vous ne me garderez pas rancune de ce qui est arrivé, n'est-ce pas? Jusqu'ici j'étais sans défiance. Mais grâce à ces nombreux défaits, son amour de plaisir, sa passion de femme, je ne croyais pas le comte Roger d'Esclabert capable de se conduire comme un rustre.

—Vous ne me garderez pas rancune de ce qui est arrivé, n'est-ce pas? Jusqu'ici j'étais sans défiance. Mais grâce à ces nombreux défaits, son amour de plaisir, sa passion de femme, je ne croyais pas le comte Roger d'Esclabert capable de se conduire comme un rustre.

—Vous ne me garderez pas rancune de ce qui est arrivé, n'est-ce pas? Jusqu'ici j'étais sans défiance. Mais grâce à ces nombreux défaits, son amour de plaisir, sa passion de femme, je ne croyais pas le comte Roger d'Esclabert capable de se conduire comme un rustre.

Feuilleton

L'Abelle de la N. O.

DE

DETTE SACREE!

GRAND ROMAN INEDIT

Par Paul Rouzet.

TROISIEME PARTIE

La Comtesse Irène.

Il ricana, cynique, voulant quand même échapper au ridicule de la situation dans laquelle il s'était placé.

Il ajouta d'une voix sèche, tranchante: —D'ailleurs, cette discussion est inutile... J'entends être

la tête et se tourna vers lui. Elle le toisa avec hauteur: —Dois-je croire, monsieur, que vous êtes devenu subitement fou ou que vous êtes un infâme?

—Voilà de bien grands mots pour une affaire aussi simple. —Une affaire aussi simple... le crime que vous allez commettre... Vraiment à quel degré d'insouciance ou d'indignité êtes-vous descendu?

—Depuis longtemps déjà, je n'ai converti sur vous aucune illusion. Je suis fixée sur votre conduite.

—Toutefois, je ne vous croyais pas capable d'un attentat aussi monstrueux.

—Comment, vous vous permettez de poursuivre cette jeune femme de vos assiduités. Elle vous résiste. Alors vous profitez d'une heure où elle se trouve seule... où les domestiques sont éloignés... pour pénétrer chez elle afin de la forcer à subir vos caresses.

—Et cela sous un toit où vous devriez vous en souvenir — j'ai tout au moins le droit d'être respectée.

—Toujours des phrases de mélodrame!

Il ricana, cynique, voulant quand même échapper au ridicule de la situation dans laquelle il s'était placé.

Il ajouta d'une voix sèche, tranchante: —D'ailleurs, cette discussion est inutile... J'entends être

libre de mes actes, vous le savez... Nous avons chacun notre liberté. Agissez à votre guise et laissez-moi, de mon côté, faire comme je l'entends.

—Ne comparez pas ma conduite à la vôtre. Je n'ai, moi, aucun reproche à m'adresser. —Et qu'en sais-je? —Elle frémit.

—C'est à mon tour de vous jetter ce mot: Misérable, qui sortait tout à l'heure de la bouche de cette pauvre enfant.

—Misérable, oui... vous qui, pour satisfaire à vos passions les plus viles, ne reculez devant aucun moyen.

—Ah! vous croyez donc que je suis aveugle, que je ne vois pas ce qui se passe?

—A Paris, oui, vous êtes libre de faire ce que bon vous semble... Mais ici, vous devriez conserver tout au moins une apparence de dignité.

—Et cela sous un toit où vous devriez vous en souvenir — j'ai tout au moins le droit d'être respectée.

—Toujours des phrases de mélodrame!

Il ricana, cynique, voulant quand même échapper au ridicule de la situation dans laquelle il s'était placé.

Il ajouta d'une voix sèche, tranchante: —D'ailleurs, cette discussion est inutile... J'entends être

libre de mes actes, vous le savez... Nous avons chacun notre liberté. Agissez à votre guise et laissez-moi, de mon côté, faire comme je l'entends.

—Ne comparez pas ma conduite à la vôtre. Je n'ai, moi, aucun reproche à m'adresser. —Et qu'en sais-je? —Elle frémit.

—C'est à mon tour de vous jetter ce mot: Misérable, qui sortait tout à l'heure de la bouche de cette pauvre enfant.

—Misérable, oui... vous qui, pour satisfaire à vos passions les plus viles, ne reculez devant aucun moyen.

—Ah! vous croyez donc que je suis aveugle, que je ne vois pas ce qui se passe?

—A Paris, oui, vous êtes libre de faire ce que bon vous semble... Mais ici, vous devriez conserver tout au moins une apparence de dignité.

—Et cela sous un toit où vous devriez vous en souvenir — j'ai tout au moins le droit d'être respectée.

—Toujours des phrases de mélodrame!

Il ricana, cynique, voulant quand même échapper au ridicule de la situation dans laquelle il s'était placé.

Il ajouta d'une voix sèche, tranchante: —D'ailleurs, cette discussion est inutile... J'entends être

libre de mes actes, vous le savez... Nous avons chacun notre liberté. Agissez à votre guise et laissez-moi, de mon côté, faire comme je l'entends.

Elle semblait souffrir beaucoup. Sa poitrine avait des soubresauts convulsifs. Geneviève avait pris sa tête dans ses mains.

Et elle pleurait silencieusement.

Chez elle, la réaction de l'épouvante folle ressentie tout à l'heure se produisait.

La malheureuse songait aux paroles outrageantes prononcées par le comte quelques instants auparavant.

Hélas! il avait dit vrai.

Où avait-il le droit de la traiter comme il l'avait fait, elle qui avait failli une fois déjà, elle qui n'avait pas su se défendre contre l'amour d'un homme qu'elle croyait sincère.

Pourtant, était-ce justice? N'avait-elle pas suffisamment expié sa faute; et n'avait-elle pas payé l'heure d'oubli, l'heure d'abandon par assez de larmes?

Le monde ne verrait-il toujours en elle qu'une créature fébrile, déshonorée?

—N'aurait-il jamais pitié?

—Mon Dieu, comme elle souffrait!

Tout à l'heure il y avait eu elle de la honte et de l'indignation. Maintenant c'était l'angoisse, une angoisse terrible qui remplissait son cœur.

—Car le beau rêve, bercé la veille encore, de demeurer là, dans ce château des Annelles... d'y gagner à l'aide de l'em-

plot qu'elle occupait de quel élève Je petit Fernand, ce beau rêve n'était plus possible.

Il fallait falloir s'en aller, s'en aller à tant de Némésis qui s'était passé, lui faire part de toute cette honte, chercher ailleurs une nouvelle place où les mêmes déshonrances l'attendaient peut-être encore!

Devant l'attitude irritée de sa femme, le digne Roger perdit de ses assurances.

—Ainsi, la comtesse était au courant de ses frasques, de ses aventures.

Elle avait dit: —Et il ne pouvait se défendre. Il s'était laissé surprendre stupidement, lui qui, d'habitude, menait des intrigues avec autant d'adresse que de bonheur.

Vraiment, c'était idiot. Il s'était mis dans une posture ridicule.

Et pour qui? Pour une fille à qui l'amour n'avait pas toujours fait peur... et dont les lèvres déjà avaient frémi sous le baiser d'un homme.

N'importe. Il avait fait une sottise. Il en supporterait les conséquences. Il devait étouffer son ressentiment, se taire... éviter tout scandale.

La plus élémentaire prudence le lui conseillait. Il dit: —Madame, j'ai cédé à une minute de folie, je le confesse...

J'ai eu tort... Réfléchissez... Prenez une décision... Quelle qu'elle soit, il est juste que j'y obéisse.

Il pivota sur ses talons et sortit. Geneviève et la comtesse étaient seules.

Elle lui prit les mains et les serra doucement.

—Vous ne me garderez pas rancune de ce qui est arrivé, n'est-ce pas? Jusqu'ici j'étais sans défiance.

—Mais grâce à ces nombreux défaits, son amour de plaisir, sa passion de femme, je ne croyais pas le comte Roger d'Esclabert capable de se conduire comme un rustre.

—Pourtant j'aurais dû me défier, penser que ce n'était pas sans une raison secrète qu'il vous avait reconcomenté à moi aussi étourdiment.

—Et ce que la générosité peut dicter une résolution à cet homme!

—Pour l'avoir cru un instant j'ai été bien panie, et vous savez, ma pauvre enfant.

Geneviève dit d'une voix brisée: —Ne craignez rien, madame, je partirai. Demain je vous aurai quittée pour toujours.

Madame d'Esclabert secoua la tête.

—Vous partirez. Et où irez-vous? Non, non, je ne veux pas. Vous êtes ici à mon service et vous resterez.

—Après ce qui vient de se

ter secours. Le ciel me permit d'arriver à temps pour vous empêcher d'être la victime de cet homme.

Et plus bas, d'une voix accourdie et comte à elle même: —De cet homme que je haïs pour tout le mal qu'il m'a fait.

Elle ajouta: —Vous ne me garderez pas rancune de ce qui est arrivé, n'est-ce pas? Jusqu'ici j'étais sans défiance.

—Mais grâce à ces nombreux défaits, son amour de plaisir, sa passion de femme, je ne croyais pas le comte Roger d'Esclabert capable de se conduire comme un rustre.

—Pourtant j'aurais dû me défier, penser que ce n'était pas sans une raison secrète qu'il vous avait reconcomenté à moi aussi étourdiment.

—Et ce que la générosité peut dicter une résolution à cet homme!

—Pour l'avoir cru un instant j'ai été bien panie, et vous savez, ma pauvre enfant.

Geneviève dit d'une voix brisée: —Ne craignez rien, madame, je partirai. Demain je vous aurai quittée pour toujours.

Madame d'Esclabert secoua la tête.

—Vous partirez. Et où irez-vous? Non, non, je ne veux pas. Vous êtes ici à mon service et vous resterez.

—Après ce qui vient de se